

Quelques observations sur «Les Oligarques» de Jules Isaac

*A Monsieur l'Abbé André Bise
qui a su faire aimer la Grèce ancienne*

Jules Isaac a connu un destin particulier. Ayant accompli sa carrière universitaire en France, il avait été nommé inspecteur général par le gouvernement du Front populaire de Léon Blum. Il était alors l'un des hommes les plus en vue de l'Université: directeur d'une célèbre collection scolaire, il présidait le jury d'agrégation d'histoire. Il s'était également investi dans l'élaboration du programme officiel d'histoire pour les lycées et les collèges et avait rédigé le fameux «Malet-Isaac» que presque tous les francophones ont étudié peu ou prou.

Né en 1877, il était âgé de 65 ans en 1942. Il aurait pu se retirer en douceur quand le sort en décida autrement. Sa femme, sa fille et son gendre furent arrêtés par les nazis en 1943 et déportés dans des camps de concentration où ils moururent du simple fait qu'ils étaient juifs. Lui put se sauver en emportant, entre autres, le manuscrit des *Oligarques*¹. Il avait été frappé en effet par la ressemblance entre les événements de la fin du V^e siècle av. J.-C., à Athènes, lorsque les oligarques renversèrent, par deux fois, la démocratie et, en s'alliant aux Spartiates, instaurèrent un régime de terreur, et ceux de son époque. Tel Thibaudet

1 J. Isaac, *Les Oligarques*, essai d'histoire partielle, Paris 1945 (publié sous le pseudonyme de Junius), réimpr. Paris 1989. Cf. les comptes rendus «globalement» positifs de P. Cloché, RH 1948, pp. 109-111 et de A. Aymard, REA 49, 1947, pp. 321-326. La numérotation des pages qui figure dans les notes est celle de l'édition de 1989.

qui, en son temps, avait dressé une comparaison entre la Guerre du Péloponnèse et la Première Guerre mondiale, Isaac tenta de dresser des parallèles entre les deux épisodes. Mais il prenait le parti volontaire de quelque peu forcer le trait et sous-titra ainsi son ouvrage «Essai d'histoire partielle».

Il est instructif de comparer sa vision des événements à celle de l'historiographie contemporaine actuelle et, accessoirement, à celle de Thucydide qui a vécu les événements qu'il raconte.

Avant de tirer des comparaisons, il faut dire que, pour Isaac, le régime démocratique athénien représente le bien suprême; c'est la perfection. Les oligarques, en revanche, qui renversèrent le régime, représentent le mal absolu. Pour que joue la comparaison entre les deux événements distants de presque vingt-cinq siècles — le renversement de la démocratie à Athènes d'une part et l'invasion de la France d'autre part—, Isaac doit identifier à la France d'avant-guerre, le régime démocratique athénien et aux collaborateurs aidant les Allemands qui ont déclaré la guerre, les oligarques qui incarnent un despotisme rigide. En prenant ce parti, Isaac ne fait que suivre la *communis opinio*. Il faut dire que les sources, pro-démocratiques, contribuent à donner une vision très noire de l'oligarchie et des oligarques. A part une mention très brève chez Thucydide², nous ne possédons que des présentations péjoratives de l'oligarchie.

Pour avoir matière à comparer la vision d'Athènes, présentée par Isaac, bornons-nous à un seul ouvrage récemment paru³. Ce livre présente plusieurs avantages. D'abord il vient d'être édité: son année de publication est 1995. Ensuite, l'auteur est, comme Isaac, un historien d'origine juive. Cependant, vivant à une époque où l'antisémitisme est officiellement rejeté, il n'en subit pas, comme Isaac, les pénibles conséquences et peut apparaître comme plus modéré.

Certes, toute tentative pour connaître la réalité de l'Antiquité est, en partie, une reconstruction plus ou moins objective selon les événements que vit l'historien, au contraire de ce que croyait naïvement l'école positiviste, au début du siècle. Il s'agit, bien sûr, de banalités, mais elles permettent d'expliquer la vision d'Isaac qui est fortement influencé par

2 Thucydide 3, 62, 3.

3 E. Lévy, La Grèce au V^e siècle de Clisthène à Socrate, Paris 1995.

les événements qu'il subit. Dans l'ouvrage de Lévy, la réalité sur la cité d'Athènes apparaît nettement plus nuancée que chez Isaac.

Commençons d'abord par le tableau qu'Isaac brosse de la cité d'Athènes. Il dépeint la cité comme la patrie de la liberté: «Cette lumineuse Athènes⁴», «Le libéralisme des mœurs et des institutions» qui régnait à Athènes⁵, «Sans la présence de tout un peuple vibrant dans l'hémicycle, l'éloquence, le lyrisme, l'émotion tragique, la verve comique, se fussent-ils astreints à cette simplicité d'accord qui leur donne, aujourd'hui encore, tant de résonance ?⁶». Selon Isaac, Athènes, à la fin du Ve siècle av. J.-C., se présente comme une terre d'absolue liberté, où il fait bon vivre, où tout est agréable et facile, bref le paradis sur terre. Toujours selon Isaac, Thucydide est le modèle parfait de l'historien objectif. Il le sacralise comme l'a fait le XIX^e siècle. Il écrit: «On ne retrouvera plus cette densité [= celle de Thucydide], cette dignité, cette discipline; ce grand art, ces raccourcis, ces perspectives, cette précision musclée, dignes de Mantegna; cette sérénité hautaine, cette hauteur de vues, cette vision souveraine; cette plénitude⁷.» Quant au continuateur de Thucydide, Xénophon, Isaac pense que c'est un aristocrate forcené. Il écrit, sans nuance, à son sujet: «Sa dureté envers ses compatriotes n'a d'égale que sa complaisance envers leurs ennemis spartiates⁸.» Plus loin, il ajoute même: «Cet Athénien indifférent et laconique⁹.»

On pourrait comparer à la vision idéalisée d'Isaac celle que Thucydide met dans la bouche de Périclès lorsque ce dernier prononce l'oraison funèbre des soldats morts durant la première année de guerre¹⁰. Là aussi, il s'agit d'une vision emphatique, où, selon les mots de la célèbre épigramme, Athènes est «la Grèce de la Grèce». Il n'est pas utile de rappeler ici les règles du discours funéraire qui consistent à exalter ce dont on parle¹¹.

4 Isaac, op. cit., p. 14.

5 Isaac, op. cit., p. 15.

6 Isaac, op. cit., pp. 15-16.

7 Isaac, op. cit., pp. 91-92.

8 Isaac, op. cit., p. 93.

9 Isaac, op. cit., p. 115.

10 Thucydide 2, 35-46.

11 Cf. l'ouvrage de N. Loraux, L'invention d'Athènes, Paris 1981. L'auteur montre la

Dans l'ouvrage de Lévy, en revanche, il n'est plus question de description idyllique ni de société totalement libre. Quand l'auteur parle de la population athénienne, il mentionne la situation de la femme et écrit, dans un chapitre au titre évocateur, *aux marges de la cité: les femmes*, «Ainsi la femme, exclue du domaine politique (et militaire) et frappée d'incapacité juridique, reste essentielle dans la vie domestique comme dans la religion, mais n'est-ce pas justement les domaines qui préexistaient à la cité?¹²» ou, à propos de l'ambiance intellectuelle régnant à Athènes à cette époque, «Le V^e siècle, si constructif dans les domaines artistique et littéraire, est aussi une période de mise en cause, donc, d'une certaine manière, de destruction des valeurs traditionnelles¹³. Ces passages montrent que Lévy est beaucoup plus nuancé qu'Isaac.

On pourrait multiplier les exemples, mais on aboutirait toujours au même constat: pour Isaac, il y a d'un côté Athènes, cité pleine de générosité et terre de libertés, dans laquelle il fait bon vivre, offrant le spectacle d'une démocratie réussie, et de l'autre, les oligarques, groupe d'hommes qui complotent dans l'ombre le renversement de la démocratie, c'est-à-dire la chute du régime abhorré.

Les comparaisons avec l'histoire de France, qui rendent plus familiers les événements de la fin du V^e siècle, se rencontrent à plusieurs reprises. Par exemple, à propos de l'Assemblée qui, en 411, réunie à Colone, vota la fin de la démocratie et l'instauration du régime caractérisé par le Conseil des Quatre-Cents, Isaac écrit: «Au rendez-vous de ce Saint-Cloud attique, il manquait un Bonaparte, mais Antiphon était un Sieyès moins anodin que le vrai¹⁴.» Après la réunion de l'assemblée athénienne à Colone et la suppression de la démocratie, Isaac conclut en ces termes: «Le dix-huit brumaire athénien se terminait en farce¹⁵.» A l'entrée de Lysandre à Athènes, après sa reddition en 404, Isaac écrit que le Spartiate fut accueilli avec des applaudissements. Il compare la

place qu'occupe une Athènes idéalisée dans l'imaginaire athénien qui se manifeste entre autres dans les discours funéraires.

12 Lévy, op. cit., pp. 140-141.

13 Lévy, op. cit., p. 280.

14 Isaac, op. cit., p. 74.

15 Isaac, op. cit., p. 75.

situation à celle qui régnait à Paris en 1814, lorsque les souverains alliés pénétrèrent dans la capitale sous les applaudissements des royalistes¹⁶. Cela aussi concourt à faciliter la comparaison entre les événements grecs et ceux qui sont contemporains. Dans la même veine, on pourrait également mentionner le parallélisme de certains événements antiques et contemporains. Par exemple, parlant de Thucydide, Isaac écrit «riche comme Crésus, ou comme Rockefeller¹⁷».

Mais revenons-en aux événements historiques. A la veille du départ de l'expédition de Sicile éclata un important scandale: la mutilation des hermès. La première émotion passée, les démocrates y virent un coup fomenté par les oligarques qui, de cette manière, se seraient unis entre eux dans le but de monter un complot oligarchico-tyrannique. Isaac ne précise pas que ce ne sont que des bruits sans fondement. Il ne cite pas non plus le passage dans lequel Thucydide souligne, avec indignation, que les Athéniens «arrêtaient et jetaient en prison, sur la foi d'individus tarés, des citoyens d'une parfaite honorabilité¹⁸». Au contraire, Isaac prend ces assertions pour argent comptant, sans dire que ces événements laisseront des traces profondes chez les Athéniens, la plupart issus des milieux aristocratiques, qui ont risqué d'être condamnés à mort¹⁹.

On peut relever encore différents traits qui, de nos jours, ne posent plus guère de problème, mais qui n'étaient pas toujours résolus il y a une cinquantaine d'années. Ainsi Antiphon de Rhamnonte, le rhéteur et Antiphon le sophiste sont-ils aujourd'hui clairement distingués. Isaac sépare bien *in fine* l'un de l'autre, mais admet cependant qu'ils peuvent être confondus: «Sa qualité d'esprit, quel moyen de l'apprécier, à moins d'admettre qu'Antiphon de Rhamnonte — l'orateur — et Antiphon le sophiste ne font qu'un²⁰». Mais il y a là une note qui atténue très fortement le propos et qui commence ainsi: «Ce qui reste très contestable».

D'Antiphon l'orateur, Isaac dresse un portrait fort noir. Ainsi écrit-il:

16 Isaac, op. cit., p. 116, n. 2.

17 Isaac, op. cit., p. 92.

18 Thucydide 6, 53, 2.

19 Cf. les assertions de Lysias, Pour le citoyen accusé de menées, 26.

20 Isaac, op. cit., p. 61.

«De beaux accents d'éloquence, une certaine fermeté devant la mort, doivent-ils faire oublier la lourde responsabilité qu'il [c'est-à-dire Antiphon] porte d'une aventure criminelle, commencée dans le sang, achevée dans la trahison?²¹». Il affirme que le portrait flatteur peint de lui par Thucydide est erroné. L'historien athénien, selon Isaac, aurait été emporté par un parti pris de fidélité — Antiphon, en effet, a été son maître — et aurait dressé de lui une image fausse. Isaac appelle d'ailleurs Thucydide «le fidèle disciple²²». Les qualités que Thucydide prête à Antiphon sont en conséquence fausses.

Nous pouvons en venir maintenant aux événements qui ont suscité la rédaction de cet ouvrage, je veux parler du renversement de la démocratie à Athènes, à la fin du V^e siècle av. J.-C. A l'annonce du désastre de Sicile, une mesure, parmi d'autres, fut prise: l'instauration d'un Conseil de dix Anciens parmi lesquels siégeait le vieux Sophocle. Isaac dresse une comparaison transparente entre le vieillard athénien et celui de son époque, le maréchal Pétain, qui l'un et l'autre servent de paravent à des entreprises peu recommandables, je cite: «Un illustre vieillard aide à camoufler les démarches les plus suspectes: cela aussi est de tous les temps²³».

Après l'échec de l'expédition de Sicile, devant la révolte de l'empire, Lévy écrit, dans son ouvrage, que «les Athéniens [étaient] prêts à améliorer leurs institutions²⁴». Les oligarques eurent la partie facile. L'assemblée, réunie à Colone, vota la suppression des actions en illégalité, qui protégeaient les institutions. Ensuite, fut supprimé le Conseil démocratique des Cinq-Cents, remplacé par celui des Quatre-Cents. Le nouveau corps civique se nommait les Cinq-Mille et devait être convoqué en assemblée quand le Conseil des Quatre-Cents le jugerait bon. Comme Lévy l'écrit: «Il s'agit en théorie, mais aussi dans l'esprit de certains des participants, d'une oligarchie modérée — ou, si l'on préfère, d'une démocratie modérée —, puisque, supprimant les *misthoi*, qui permettaient aux pauvres de participer à la vie politique, elle unit un conseil

21 Isaac, op. cit., p. 87.

22 Isaac, op. cit., p. 86.

23 Isaac, op. cit., pp. 58-59.

24 Lévy, op. cit. p. 230.

nombreux et une assemblée, ...²⁵». Quand il est question de remplacer le Conseil des Cinq-Cents par celui des Quatre-Cents, Lévy ne dit rien à ce sujet et les sources sont muettes là-dessus, tandis qu'Isaac parle des Quatre-Cents qui ont leurs poignards cachés sous le vêtement. Les Cinq-Cents, sommés de déguerpir, le firent sur-le-champ²⁶.» La démocratie athénienne était ainsi abolie. A la fin août 411, le régime des Quatre-Cents fut supprimé, après seulement quelques mois d'existence. Cependant, un problème demeure: les événements sont rapportés différemment par Thucydide et Aristote dans la *Constitution d'Athènes* sans qu'Isaac ne mentionne cette difficulté. Il se sert de Thucydide uniquement. Les savants qui ont étudié cette divergence, tentent, autant que faire se peut, de concilier les sources²⁷ surtout que, dans certains détails, Aristote est plus explicite que Thucydide.

Isaac présente une vision très étonnante du régime des Quatre-Cents. Selon lui, ce sont les oligarques seuls qui ont supprimé la démocratie alors que le peuple athénien, victime malgré lui, subit la situation ainsi créée. Il écrit: «Le peuple était dépouillé de ses droits, mais il était là, témoin gênant, muet, énigmatique, redoutable par sa seule présence, son silence²⁸». Isaac présente également une vision déformée des événements qui se passèrent durant la période où le régime des Quatre-Cents était en vigueur. Il explique que les ambassadeurs, envoyés par le régime des Quatre-Cents, durent se rendre à Samos où se trouvaient les marins, soutien traditionnel de la démocratie, et échouèrent en tentant de jouer double jeu.

Alors qu'Isaac rapporte très longuement l'épisode des Quatre-Cents parce qu'il correspond parfaitement à son schéma de départ — la lutte entre les oligarques qui veulent supprimer le régime en place et les démocrates qui tentent de le préserver —, il ne consacre que quelques lignes au régime qui suivit la chute du régime des Quatre-Cents, celui

25 Lévy, op. cit., pp. 231-232.

26 Isaac, op. cit., p. 75.

27 Cf. par ex. F. Ruzé, «Les Oligarques et leurs "constitutions" dans l'Athènaïon Politeia», dans M. Piérart (éd.), Aristote et Athènes. Actes du colloque tenu à Fribourg (Suisse) du 23 au 25 mai 1991, Fribourg 1993, pp. 185-201.

28 Isaac, op. cit., p. 76.

des Cinq-Mille, pourtant loué par Thucydide²⁹ parce qu'il n'entre pas dans son schéma.

Lorsque la démocratie fut rétablie après la chute des Cinq-Mille, les citoyens eurent à prononcer un serment qui défendait la démocratie. Isaac travestit à nouveau la réalité en montrant que les oligarques, tapis dans l'ombre, durent ronger leur frein et accepter la victoire de la démocratie. Il écrit: «Une minorité jura du bout des lèvres, la rage au cœur³⁰».

La démocratie rétablie, rien ne semblait plus devoir l'empêcher de prospérer et la ressemblance, voulue par Isaac, entre les événements qui s'étaient produits à Athènes à la fin du V^e siècle avant J.-C. et ceux qu'il vivait, devenait caduque. Pour que joue le parallélisme entre les deux situations, il interprète le procès des stratèges vainqueurs aux Iles Arginuses (406) comme une action des oligarques et non, selon l'habitude, comme un fait imputable à la démocratie extrême. Ainsi Lévy, dans son ouvrage, écrit-il: «La démocratie athénienne avait, dans cet épisode, combiné la terreur et l'arbitraire de la tyrannie avec l'esprit procédurier, qui, dévoyé, se retournait contre la loi³¹».

Pour Isaac, tout s'explique par le recours systématique au complot oligarchique: ainsi Callixène, membre du Conseil, est-il donné par Isaac comme un oligarque masqué. Il écrit: «Que ce personnage, fort méprisable, ait été un oligarque masqué, on ne peut l'affirmer avec certitude³². Ce Callixène, au mépris des lois athéniennes, lie le sort des accusés les uns aux autres et seul un bouliste osera refuser cette décision inique: c'est Socrate lui-même, le bon démocrate qui s'opposera, mais en vain, au complot oligarchique. Les stratèges, jugés coupables, seront exécutés.

Puis surviendront pour Athènes le désastre d'Aigos-Potamos et, finalement, le siège de la ville. Théramène, un oligarque modéré, est envoyé à Sparte pour négocier les conditions de paix. Il revient à Athènes et exhorte la population à approuver les conditions posées par Sparte qu'Athènes, épuisée, accepte. Cela signifie, entre autres, la destruction

de ses Longs-Murs. Ce fut la fin de la démocratie et le triomphe des oligarques qui, pour Isaac, s'imposèrent par la force, bien qu'Athènes restât démocratique.

Isaac, parlant des Trente Tyrans, décrit un régime dans lequel sont commises les pires atrocités, alors que le peuple, furieux mais impuissant, ne peut qu'assister à ces exactions.

Ainsi, parmi ces Trente, Critias devient-il, pour Isaac, l'oligarque-type, qui n'hésitera pas à faire boire la ciguë à un oligarque modéré, Théramène. Négligeant l'admiration qu'à plusieurs reprises lui porte Platon (*Timée*, *Charmide*, *Critias*), il dresse de lui un portrait peu flatteur. Il écrit: «Et pourtant, Critias peut être dit la fleur et le fruit — fleur brillante, fruit véreux — de cette génération aristocratique d'Athènes, grandie au temps miraculeux de Périclès, si séduisante, si malfaisante, comblée par la fortune, gâtée par l'excès de fortune, insatiable, indomptable, effrénée dans son libertinage³³». Le portrait esquissé ici parle explicitement de miracle grec pour l'époque de Périclès. Dans cette Athènes idéalisée, la suppression de la démocratie par les oligarques était la pire des catastrophes.

Les sophistes, quant à eux, sont implicitement considérés comme des penseurs lézardant la façade impeccable du Ve siècle alors que Lévy écrit: «[Les sophistes] apparaissent le plus souvent non comme de dangereux révolutionnaires, mais comme des hommes respectables³⁴» et «Aussi faut-il éviter de confondre leurs thèses avec les conséquences qu'en tirent le jeune Phidippide des *Nuées* ou le Calliclès du *Gorgias*³⁵». Isaac écrit en effet: «En tout cas l'emprise des sophistes fut sur lui [= Critias] la plus forte, et leur audace de pensée enchantait son esprit, porté aux extrêmes³⁶».

Je ne vais pas m'appesantir plus lourdement sur ce qu'Isaac pense du régime des Trente. Qu'il suffise de dire qu'il a toujours la même vision de la situation: la démocratie est le bien absolu; sa suppression n'engendre qu'une suite de malheurs.

29 Thucydide 8, 97.

30 Isaac, op. cit., p. 96.

31 Lévy, op. cit., p. 234.

32 Isaac, op. cit., p. 101.

33 Isaac, op. cit., p. 129.

34 Lévy, op. cit., p. 281.

35 Lévy, op. cit., p. 281.

36 Isaac, op. cit., pp. 129-130.

Le dernier chapitre des *Oligarques* raconte le retour des démocrates et leur victoire finale. C'est à nouveau la narration de la lutte du noir contre le blanc: toute nuance est supprimée. Isaac écrit à propos de l'arbitrage entre les oligarques et les démocrates: «Aucune garantie ne suffisait à rassurer ceux qui, par lâcheté ou cupidité, s'étaient faits les valets des tyrans ou, par félonie, les agents de Sparte³⁷».

Alors que Lévy, à propos de la restauration démocratique, insiste à plusieurs reprises sur le fait que ce fut là la victoire des modérés, Isaac, en revanche, minimise leur rôle et souligne le fait que la démocratie fut intégralement restaurée, montrant de cette manière qu'aucune concession institutionnelle ne fut accordée aux oligarques.

On peut prendre Isaac en flagrant délit de partialité. Par exemple, à propos de la décision d'Archinos de réduire le délai permettant aux oligarques de se retirer à Eleusis, Isaac l'interprète non comme la volonté d'empêcher la toute-puissance des démocrates extrêmes, mais comme la crainte d'un exode massif³⁸. Ou encore, on observe qu'Isaac ne dit pas un mot du décret de Thrasybule accordant la citoyenneté à tous ceux qui se sont battus avec les démocrates, ni de son annulation pour vice de forme.

Les comparaisons que trace Isaac entre l'histoire d'Athènes et celle de France³⁹ permettent peut-être au lecteur de mieux comprendre ce dont il s'agit, mais elles obligent presque toujours l'historien à radicaliser la présentation des événements.

Isaac, qui n'est pas un spécialiste de l'Antiquité, ne s'embarrasse pas de scrupules excessifs. Pour montrer qu'il y eut déjà des collaborateurs dans la Grèce du V^e siècle, il ne prend que Thucydide et l'interprète à sa manière; il n'hésite pas à s'en démarquer quand cela est nécessaire. Il néglige les autres sources tant littéraires qu'épigraphiques — par parti pris ou par ignorance? — et interprète les documents toujours dans le même sens.

Isaac est travaillé par les problèmes qui ne manqueront pas de se poser à la fin de la guerre: la nécessaire réconciliation entre résistants et collabo-

37 Isaac, op. cit., p. 187.

38 Isaac, op. cit., p. 189.

39 Cf. ci-dessus.

rateurs. En raison de cela, il s'interroge longuement sur la façon dont s'entendirent démocrates et oligarques, une fois la démocratie rétablie.

Dans ce récit, pour Isaac, la victoire des démocrates à Athènes à la fin du Ve siècle avant J.-C. anticipe la victoire de la liberté contre l'Allemagne nazie durant la seconde Guerre mondiale.

Annexe: la présentation de la Grèce classique dans les manuels d'histoire scolaires rédigés par Albert Malet et Jules Isaac⁴⁰

La vision de la Grèce classique telle qu'elle est proposée dans les manuels scolaires est à tout point conforme à celle qui est dépeinte dans les *Oligarques*. Pour les deux auteurs, le siècle de Périclès marque l'apogée de la civilisation grecque, parfaite dans ses différents aspects. Elle est offerte en modèle aux élèves. Malet et Isaac écrivent: «C'est la belle période de la démocratie athénienne⁴¹.»

L'image de Périclès se dresse là, telle celle du Commandeur. Sa présence est rassurante; il est peint comme l'archétype de l'homme sage. Est racontée à son sujet une anecdote révélatrice: «Un jour que Périclès était en mer, survint une éclipse de soleil, les matelots s'effrayèrent. Périclès mit tranquillement son manteau sur les yeux du pilote: „Vois-tu quelque chose d'effrayant? — Non, dit le pilote. — Eh bien! repartit Périclès, quelle différence entre mon manteau et ce qui te cache le soleil? C'est tout simplement un objet plus grand que mon manteau⁴².” L'anecdote est révélatrice: Périclès est un homme calme dans toute situation. A propos de ses talents d'orateur, on lit, dans le livre de Malet et d'Isaac: «il ne venait parler à l'Assemblée du peuple que rarement, dans les circonstances les plus importantes⁴³», voulant, de cette manière, souligner la stature de Périclès qui ne daigne pas s'occuper de questions minimes, alors que chez Lévy, nous pouvons lire: «Périclès lui-même était assez conscient de l'avantage que lui procurait son éloquence pour

40 A. Malet - J. Isaac, *L'Orient et la Grèce* (nouvelle éd. abrégée), Paris 1932.

41 Malet - Isaac, op. cit., p. 230.

42 Malet - Isaac, op. cit., p. 230.

43 Malet - Isaac, op. cit., p. 232.

éviter d'émousser cette arme par un usage trop fréquent, qui risquait de lasser l'assemblée⁴⁴», montrant ainsi que Périclès n'est pas un chef qui ne se soucie pas des contingences matérielles.

Les institutions athéniennes sont décrites de manière juste, à l'exception de l'anecdote erronée relative à la corde vermillon tendue par des archers scythes pour contraindre les retardataires à se hâter aux réunions de l'assemblée à la Pnyx⁴⁵. Cette anecdote est rapportée par une scholie à Aristophane⁴⁶.

Il y a tout un chapitre consacré à la vie du citoyen, aux mœurs, au travail et à la vie de famille⁴⁷. Prenons un exemple; la vie quotidienne des Athéniens y est minutieusement décrite. Malet et Isaac écrivent: «Les hommes qui portaient les cheveux longs avant les guerres médiques, à la façon des Assyriens, se mirent ensuite à les porter courts; seuls, quelques élégants efféminés faisaient exception. Les femmes faisaient usage pour leur chevelure de peignes, de diadèmes, même de teintures et de faux cheveux⁴⁸.» De cette manière, les auteurs suggèrent que les gens qui ont une importance politique, c'est-à-dire les citoyens mâles, portent les cheveux courts, ce qui est un signe de sérieux. En revanche, les femmes et les hommes efféminés les portent longs, soulignant ainsi la différence avec les citoyens. On peut voir dans ces coutumes qui sont rapportées par les deux historiens l'influence de la mentalité de leur époque à propos de traits antiques.

En conclusion, nous pouvons dire que la vision de la Grèce classique est identique à celle qui sous-tend les *Oligarques*. Cependant, le discours est encore moins nuancé dans les manuels scolaires. Cela s'explique parfaitement en fonction du public. Le manuel scolaire est un type d'ouvrage les plus réducteurs, qui se contentent de donner au lecteur la «base» la plus communément admise, sans intégrer les théories nouvelles.

44 Lévy, op. cit., p. 208.

45 Malet - Isaac, op. cit., p. 238.

46 Scholie à Aristophane, les Acharniens 22. Cf. pour des explications de ce passage, par ex., H. Busolt-Swoboda, Gr. Staatskunde II, 994, n. 2. Sur ce problème, voir Ph. Gauthier, Sur l'institution du misthos à Athènes (Ath. Pol. 41, 3), dans Aristote et Athènes (cité n. 27), p. 244, n. 32.

47 Malet - Isaac, op. cit., pp. 242-256.

48 Malet - Isaac, op. cit., p. 252.